

Ville d'hier,
ville d'aujourd'hui
en Europe

sous la présidence de François Loyer
directeur du Centre des hautes études de Chaillot

Entretiens du Patrimoine

Théâtre national de Chaillot
Paris, 24, 25, 26 janvier 2000

Fayard

Présentation de l'après-midi du 25 janvier

par Jean-Pierre Sueur

Il me revient l'honneur de présider l'après-midi de cette deuxième journée, présidence que j'ai le plaisir de partager avec André Bruston. Tout au long de cet après-midi, nous entendrons un certain nombre d'exposés et puis, en clôture de cette journée, nous aurons la chance d'avoir avec nous le plasticien Jean-Pierre Raynaud, qui va nous apporter, comme l'a souhaité François Barré, un regard un peu différent sur nos travaux. Je voudrais aussi redire à François Barré combien nous lui sommes reconnaissants d'avoir bien voulu organiser ces Journées du Patrimoine sur le thème de la ville d'hier, ville d'aujourd'hui et peut-être aussi ville de demain. J'en profite pour associer au compliment François Loyer.

« Urbanisme, formes urbaines et urbanité ». Je suis frappé de ce que le mot « urbanité », ainsi d'ailleurs que l'expression « renouvellement urbain », aient fait une entrée très forte, très remarquée dans les débats sur la ville depuis à peu près deux ans. Il y a eu en 1999 et en 2000 pas moins de cinq colloques sur le thème du renouvellement urbain. L'urbanité, ce n'est pas seulement cette manière d'être, dont parlait ce matin André Bruston. Voilà, vous êtes urbains. Quelqu'un d'urbain est une personne qui fait preuve d'une sorte de politesse exquise. Remarquez, cela nous fait plaisir parce que, d'habitude, dans le prêt-à-penser contemporain, on associe plutôt le thème de la ville à ce qui va mal. Vous faites un rapport sur la ville. « Ah bon ! vous allez parler des banlieues, donc de la violence, donc de l'insécurité, donc de la drogue, donc des difficultés de l'intégration, donc de la mauvaise qualité du bâti, donc des grands ensembles qui sont typiques d'une époque révolue, donc vous allez parler de ce qui va mal. » La ville est-elle condamnée à

être la métaphore ou, pour mieux dire, la synecdoque, la partie pour le tout, le tout pour la partie, de ce qui va mal dans la société contemporaine? Et, en regard, sommes-nous condamnés à nourrir des visions de l'espace rural qui seraient présentées comme bienheureuses et comme à l'évidence naturellement bonnes? La nature sans l'homme n'existe pas, et l'idée même de la nature sans l'homme est une idée bizarre, que seul l'homme peut d'ailleurs concevoir, si bien qu'il est une approche de l'écologie qui, par exemple, exclurait la ville ou la considérerait comme le siège de tous les maux, et qui, à mon avis, n'est ni urbaine ni humaine, tout simplement. Pour revenir à l'urbanité, celle-ci prend aujourd'hui un second sens. Elle renvoie au mouvement urbain, mais aussi aux modalités du « vivre ensemble ». Elle consiste à concevoir simultanément les formes de la ville et la vie citoyenne et sociale.

Il nous faut donc repenser la ville. À cet égard, nous sommes tributaires de vingt ans de politique de la ville, vingt ans pendant lesquels on a fait beaucoup de bonnes choses, mais aussi vingt ans pendant lesquels on a fonctionné selon une sorte de dichotomie fondatrice qui, à mon avis, est une erreur fondamentale. Il n'y a qu'un seul ministère de l'Agriculture, il n'y a pas un ministère de l'Agriculture qui va bien et un ministère de l'Agriculture qui va mal. Or – et c'est François Barré qui, un jour, est venu me voir, et je l'en remercie, pour m'alerter sur cette curieuse répartition des choses – on a un ministère de la Culture qui s'occupe de la ville patrimoniale, on a un ministère de l'Équipement qui s'occupe, je suppose, de la ville émergente (les rocade, les routes, les tangentielles, les pénétrantes, les immeubles, les grands ensembles), et puis, on a créé un ministère dit de la Ville qui est censé, si on suit le raisonnement, s'occuper de la ville qui va mal, celle qui se casse la figure. À partir du moment où l'on dit: « Il y a, d'un côté, l'urbanisme et, de l'autre côté, la politique de la ville », on est dans l'erreur, parce que cela présume qu'il y a une politique urbaine qui s'applique à tout, sauf justement à certaines formes urbaines auxquelles ne devrait s'appliquer qu'une politique de réparation sociale.

On a compris, je crois, depuis un certain temps, que la question des quartiers en difficulté dans nos pays n'était pas une question que l'on pourrait traiter en s'enfermant dans ces quartiers. C'était peut-être un peu confortable de penser qu'on allait changer les

choses, changer la vie, rénover le bâti, le restaurer, le refaire dans le périmètre dûment zoné, puisque la France est la championne du monde des zonages de la politique de la ville (il y en a 3 200 !), et que l'on opérerait ces changements dans les quartiers difficiles sans que cela n'ait aucun effet sur le reste. Illusion, duperie !

Si l'on veut changer la ville, il faut changer toute la ville. Et l'on doit se poser la question du renouvellement urbain, c'est-à-dire du mouvement urbain qui fera que l'on dépassera le concept d'une ville en patchwork, la juxtaposition d'espaces spécialisés et, en général, monofonctionnels : grands ensembles et espaces purement pavillonnaires voués exclusivement à l'habitat, centre-ville, faubourgs, entrées de villes avec du commerce, uniquement du commerce, des blocs, des tôles ondulées, des parallélépipèdes, des cubes, des bâtiments qui sont des enseignes, où l'architecture est devenue enseigne, qui doivent tous être les mêmes partout, si bien que nous avons produit une civilisation de l'architecture marchande concrète autour de toutes les villes. Les villes sont diverses, mais les banlieues commerciales sont, par définition, toutes les mêmes puisque les enseignes sont l'architecture et que l'enseigne doit être la même partout. Il y a ensuite un campus universitaire ici, un parc d'activités là, une zone de loisirs, peut-être une technopole ailleurs encore, etc. Je suis convaincu, pour ma part, qu'il faut passer de cette ville patchwork à une ville qui soit marquée, comme l'a si bien montré François Ascher, par la mobilité, le droit à la mobilité, être les uns et les autres citoyens de l'ensemble de l'espace urbain, à une ville multipolaire pourvue d'un centre-ville, mais aussi de plusieurs autres centres, à une ville faite d'espaces qui soient multifonctionnels (commerce, dans tous les sens du terme, habitat, entreprises, formation, culture) et, en définitive, parvenir à réinventer l'urbanité.

Je participais tout à l'heure à une émission où l'on se posait la question de l'urbanisme « ambitieux » et de l'urbanisme « modeste ». Il y a eu de l'urbanisme formidablement ambitieux. On a décidé un jour, certains l'ont décidé, de faire des villes, de construire des villes à partir de rien. Aujourd'hui, on nous dit : « Ah ! tout ça est excessif. Soyons modestes. » Eh bien, permettez-moi de récuser ces deux termes. Je pense qu'il faut beaucoup d'ambition, une formidable ambition, mais que cette dernière n'est pas la négation de l'existant, que cette ambition peut être une

manière de le comprendre et aussi de le transformer. On a énormément besoin de l'architecture d'hier pour faire celle de demain. L'architecture de demain ne doit pas être répétition, car la répétition, c'est l'ennui. Il ne saurait y avoir non plus une sorte de négation *a priori*, qui serait purement stérile. Nous avons donc besoin, nous les élus, de beaucoup d'ambition, d'une grande ambition et, en même temps, de beaucoup de démocratie. Je crois formidablement au geste singulier de l'architecte et de l'urbaniste qui doit être un artiste et doit forcément faire œuvre originale. Mais, en même temps, dans la mesure où cette dernière participe de la démocratie et de la citoyenneté, il est impossible de ne pas dire que la ville de demain dépend de ceux qui la vivent au présent. Je ne crois pas qu'il y ait d'antinomie à affirmer cela : nous avons besoin aujourd'hui de vrais concours d'urbanisme et d'architecture et de beaucoup de démocratie. Simplement, il faut trouver le mouvement dialectique par lequel l'artiste, dans sa singularité, tient compte de ce que disent les gens et où en même temps, il ne renonce jamais à faire œuvre singulière. Il faut des points de rencontre, de confrontation le cas échéant, entre les architectes et les habitants. Mais il serait absurde de faire l'architecture par référendum, et de se résigner à ce que l'élu, le maire se prenne pour l'architecte en chef et l'urbaniste en chef, ce qui arrive parfois. Cette dialectique fondatrice est selon moi absolument nécessaire.

Je voudrais dire enfin que, sur ces chemins et sur ces terrains, dans plusieurs pays d'Europe, nombre de choses importantes ont été réalisées et que la France a beaucoup à apprendre en matière de renouvellement urbain de ces pays pour ne plus rester dans cette dichotomie extrêmement perverse, avec l'urbanisme d'un côté, la politique de la ville de l'autre. Le mouvement du renouvellement urbain est maintenant européen. C'est pourquoi nous allons passer, j'en suis sûr, un après-midi extraordinaire, à entendre plusieurs « créateurs artistes urbanistes » qui vont nous exposer leur problématique.

Il y aura donc cinq exposés. Le premier s'intitule « Écologie et nouvelles technologies : l'exemple de reconversion d'un quartier central à Stockholm » que va nous présenter M. Hedenström, directeur du bureau de la Région de Stockholm à Bruxelles, et

Frédérique Boucher, urbaniste. Ensuite, nous nous rendrons en Italie avec Secondino Coppo et Anna Osello, professeurs à l'École polytechnique de Turin, qui nous parleront de la « réhabilitation des tissus urbains historiques », en lien avec les projets contemporains, bien entendu. Puis nous entendrons Miroslaw Wisniewski, maître de conférences à l'École polytechnique de Łódź, qui nous entretiendra du « défi de la reconversion postcommuniste ». Quant à Iñaki Galarraga Aldanondo, professeur à l'École d'architecture de San Sebastián, il traitera des « mutations urbaines à Bilbao et San Sebastián ». Enfin, Sébastien Redecke, architecte et rédacteur à la revue *Bauwelt*, viendra nous parler du « patrimoine des villes en Allemagne de l'Est », de son rôle attractif, des efforts qui sont menés et des dangers qu'il court.

En conclusion de ce vaste et consistant programme, nous aurons le plaisir d'entendre André Bruston, puis Jean-Pierre Raynaud, qui nous apportera quelque chose de fort et de rafraîchissant pour achever cette journée.

Je laisse donc maintenant la parole à Frédérique Boucher et à Bengt Hedenström.